

position, pourvu qu'il me fût permis de la parcourir à mon aise; mais en être venu si près et n'y pouvoir mettre le pied, n'est-ce pas pour enrager? »

S'il est sensible à ces merveilles de l'art semées sur la terre d'Italie, la belle nature méridionale ne le touche pas moins vivement : « Pour la Calabre actuelle, ce sont des bois d'orangers, des forêts d'oliviers, des haies de citronniers.... Ce n'est pas ici qu'il faut prendre exemple d'un bon gouvernement, mais la nature enchante. Pour moi, je ne m'habitue pas à voir des citrons dans les haies. Et cet air embaumé autour de Reggio! On le sent à deux lieues au large quand le vent souffle de terre. »

Avec ces amours-là, notre soldat antiquaire et poète n'avait guère peur des *bons Calabrais qui nous brulaient le plus doucement du monde* en revanche de nos fusillades : Il donnait deux batailles et saccageait quelques villes pour s'en aller voir le temple de Proserpine près Milet; et puis si l'armée avait vaincu au pas de course, selon la mode du temps, Courier rebroussait chemin, seul ou mal accompagné, fouillant partout, sans songer qu'il y allait de sa vie.

Ces préoccupations si éloignées des soucis du temps, ce courage indolent si différent de la valeur bouillante de ses compagnons, sauvèrent Courier d'un avancement qui l'aurait peut-être dévoué au pouvoir, dans un temps où tout commençait à graviter vers un seul homme.

La campagne d'Italie finie, il donne sa démission et revient en France : ne demandant aucun emploi, il vit au milieu des savants dont il recherche le suffrage et se fait estimer comme helléniste. Il compose quelques ouvrages d'érudition et de style, et semble voué à la vie littéraire; lorsque la campagne de 1809 s'apprête, il part, peut-être par le besoin de reprendre son ancienne vie si active, si pleine de dangers, peut-être pour connaître un nouveau pays, peut-être